

Avec ses camarades, Henry Jullien, comique très fin bien que très en dehors, Girier, toujours bon enfant, elle fut la joie de la soirée.

Le rôle du beau François de Gerny était tenu par M. Frantz Caruso. Ce sont, au théâtre, des nom et prénom difficiles à porter : pas un instant, M. Frantz Caruso n'a, même de loin, rappelés ses glorieux parrains.

Pierre de LAPOMMERAYE.

Théâtre Mogador. — *La Poupée*, opéra-comique en quatre actes de M. Maurice ORDONNEAU, musique d'Emond AUDRAN.

La direction du Théâtre Mogador a fait merveille en donnant la vie à cette *Poupée* d'Audran qui, sans la magnificence et le luxe intelligent de M. Félix Soulier savamment prodigue, serait restée une mécanique bien rouillée et couverte d'oripeaux bien fripés.

Se rappelle-t-on le sujet compliqué de cet opéra-comique joué pour la première fois en 1896 à la Gaîté? Un jeune novice, Lancelot, pour faire bénéficier son couvent d'une somme importante promise par son oncle, si son neveu se mariait, imagine de simuler une union avec une poupée construite par le docteur Hilarius à l'image de sa fille. Mais la poupée a été cassée par un apprenti. Hilarius est capable d'en mourir. Pour éviter pareille catastrophe, sa fille, la charmante Alésia, prend la place de la poupée cassée, imitant ses gestes saccadés et cherchant à donner l'illusion de l'automate. C'est donc Alésia que Lancelot épousera croyant s'unir à la poupée. Les noces sont valables et Lancelot, dont les yeux finissent par s'ouvrir, trouve que les liens du mariage sont plus doux encore que ceux des vœux éternels.

Sur cette intrigue, inspirée sans doute par *les Contes d'Hoffmann* ou *Coppélia*, Audran a écrit une partition assez pâle et qui n'est même pas le reflet atténué de celles d'Offenbach et de Delibes, si pétillantes d'esprit. Rien n'y jaillit de source; écrite par un musicien habile, on y trouve de jolis coins, mais cela manque de vie et d'entrain.

Et, cependant, de cette œuvre grise et sans relief la direction de Mogador a fait (en y ajoutant beaucoup) quelque chose d'amusant, de vivant et de très agréable. Tout d'abord des décors charmants, celui du deuxième acte notamment est de fantaisie très réussie, ensuite un coquet défilé de poupées, un ballet très joliment réglé, enfin des costumes très réjouissants en leur cubisme atténué.

Le rôle de la Poupée, créé en 1896 par M^{lle} Mariette Sully, était cette fois confié à M^{lle} Mathieu Lutz qui ne se contente pas d'être jolie, mais chante bien, sans effort, et d'une voix qu'on sent à la fois souple et travaillée. M^{lle} Méaly, MM. Delaquerrière, Massart, L. Blanche, Rablet, forment un ensemble très brillant.

M. Jacobs s'est révélé un chef d'orchestre excellent. Ce sera un succès dont la plus grande part revient à l'ingéniosité des metteurs en œuvre.

Pierre de LAPOMMERAYE.

Notre Supplément musical

(pour les seuls abonnés à la musique)

La scottisch dite espagnole correspond bien, malgré son titre à allure britannique, à de vieilles danses espagnoles que l'on danse encore dans les quartiers populeux de Madrid. Le pas espagnol n'a d'ailleurs rien de commun avec celui qu'ont inventé nos professeurs de danse.

LA SEMAINE DRAMATIQUE

Théâtre-Michel. — *La Danseuse éperdue*, comédie en trois actes de M. René FAUCHOIS (*reprise*).

L'œuvre de M. Fauchois avait été jouée l'an dernier au Théâtre des Mathurins; elle passe à la porte voisine : au Théâtre-Michel. Pleine de traits d'observation aiguë et souvent amère, dominée cependant d'indulgence souriante et méprisante, cette comédie nous avait révélé en M. Fauchois, plus connu comme poète généreux, un ironiste.

La danseuse Yanoula a vu disparaître un collier de perles de 500.000 francs. Qui l'a volé? Un jeune amoureux qui s'était introduit chez elle sous l'habit d'un électricien? la bonne? des amies de théâtre qu'elle reçoit en aimable camarade? L'enquête policière s'égaré. Le coupable est le père de Yanoula, bohème véreux et sans scrupule. Il avoue et Yanoula pourra, sans arrière-pensée, filer le parfait amour avec son jeune ami. Tous les personnages qui traversent cette intrigue sont burinés en traits amusants. Le père, être falot, miséreux, a été composé très soigneusement par Albert Brasseur, qui en a dissimulé l'odieux et fait un pauvre hère plus pitoyable que coupable.

Les autres interprètes sont ceux de la création : M^{lles} Betty Dausmond, Payen, Villeroy, MM. Caudé, Juvenet, Etchepare ont retrouvé hier les applaudissements qui les avaient accueillis l'an dernier et qu'ils méritent.

Pierre d'OUVRAY.

ÉTUDES ARTISTIQUES ET PHILOSOPHIQUES

V

Les Artistes, les Intellectuels, les Critiques d'Art et le Public

On constate souvent un désaccord très marqué entre les goûts des artistes, des intellectuels, des critiques d'art et ceux du public proprement dit; je voudrais essayer de rechercher quelles peuvent être les causes de ce désaccord.

En écoutant une œuvre musicale, l'artiste, l'intellectuel, le critique demandent à éprouver des impressions non déjà ressenties et à saisir dans ce qu'ils entendent des éléments conformes à un idéal d'art vivant en eux.

L'artiste cherche dans l'art autre chose qu'une distraction passagère. Son esprit instruit ne donne son attention sympathique qu'aux œuvres musicales susceptibles de lui laisser entrevoir de nouveaux horizons et jetant en lui des sujets d'analyse et d'étude.

En raison de leur érudition et de leurs aspirations vers de constantes recherches innovatrices, l'artiste et le critique s'affinent dans leurs goûts et manifestent une intransigeance parfois aveugle qui les entraîne à mépriser certaines œuvres de réelle valeur parce qu'elles ne sont pas établies d'après des procédés qui leur sont chers.

Le public, qui forme le plus grand nombre, n'est généralement que très imparfaitement initié à la technique de l'art. Il ne jouit pas de la même manière que l'artiste et le critique à l'audition d'une œuvre, parce que ces derniers sont mieux armés que lui pour en analyser les formes et en discuter la valeur.

Le public éprouve souvent de vibrantes impressions sans pouvoir en expliquer la raison d'être.

Les abstractions de la science, les styles particuliers à chaque école lui importent peu. Il apprécie une œuvre selon le degré de charme, de plaisir, de sensations qu'elle fait naître en lui.

La jouissance de l'artiste est certainement d'un ordre plus élevé, moins matériel, mais elle est peut-être moins vive, moins spontanément sincère que celle éprouvée par le public qui s'abandonne inconsciemment aux impressions ressenties.

A l'intransigeance de l'artiste et du critique dans leur manière de juger une œuvre, le bon public oppose un éclectisme moins sévère qui lui fait penser que la beauté n'a pas une forme absolue, unique et qu'elle peut se faire admirer dans des œuvres de tendances absolument contraires.

Alors que l'intransigeant, poussé par une sorte de parti pris aveugle, critique impitoyablement tout ce qui est étranger à la forme d'art préférée par lui, l'éclectique applaudit à tout ce qui le charme et l'émeut, sans distinction d'école ni de style.

Ces divergences d'opinion en matière d'art ont fait naître des querelles qui ont atteint parfois la violence que l'on observe dans les discussions politiques ou religieuses. On se souvient des luttes entre les *Lullistes* et les *Ramistes*, entre les *Gluckistes* et les *Piccinnistes*, au XVIII^e siècle, entre les partisans de la musique italienne et les protagonistes de la musique allemande, enfin (et plus près de nous) entre les admirateurs de la formule wagnérienne et ceux de la musique franchement mélodique de l'école française.

Actuellement nous voyons une école *moderniste*, riche d'inventions polyphoniques, se heurter même aux fidèles contempteurs de l'école mélodique.

Il résulte de là que dans les arts la beauté ne peut prendre une forme absolue et définitivement immuable, puisque ce qui est trouvé laid par les uns est au contraire estimé beau par les autres.

Ces différentes façons de sentir créent également des différences d'appréciations dans le jugement porté sur telle ou telle œuvre.

Le public admire parfois des œuvres que les artistes jugent avec une sorte d'indifférence dédaigneuse.

Le public juge avec son cœur et sa sensibilité nerveuse, alors que l'artiste, le critique d'art, l'intellectuel n'écotent que les impulsions de leur esprit.

Paul ROUGNON.

Les Concerts des Tuileries

Les concerts des Tuileries, que dirigeait si brillamment M. Camille Servat et qui ont rendu tant de services à la musique, se sont fait entendre pour la dernière fois le dimanche 4 septembre. M. Camille Servat, dans un avis au public, explique ainsi pourquoi il abandonne cette entreprise :

« L'autoritarisme rétrograde de l'Administration des Beaux-Arts aura eu raison de seize années d'efforts et de bonne volonté.

» Ayant, dès le début, considéré d'un regard hostile une tentative qui, de l'avis de tous, eût dû l'intéresser, sa fantaisie a trop souvent, au cours de cet été, fait des Tuileries un champ de manœuvres où les auditions lyriques ne pouvaient rivaliser avec les centaines de clairons et de tambours dont on leur imposait le voisinage.

» Sans doute, le droit qu'on m'accordait — contre rétribution élevée — de faire entendre ici de la musique symphonique et lyrique devait-il logiquement comporter la faculté d'en user; le Bureau des Théâtres n'en jugea pas ainsi et mes protestations à cet égard restèrent vaines rue de Valois. »

Il faut encourager les sports, c'est entendu, et les sociétés de gymnastique, mais ne pourrait-on laisser aussi se produire les manifestations vraiment musicales? Autoriser, moyennant redevance, des concerts aux Tuileries, n'est-ce pas s'engager à leur assurer la paisible jouissance de quelques heures de la journée? Ou bien alors rendez l'argent.

Tous les amis de la musique regretteront que l'œuvre si intéressante inaugurée par M. Servat il y a seize ans ne puisse être poursuivie. Nous tenons au moins à rendre ici hommage à ses efforts.

Le Mouvement musical en Province

Rouen. — M. Malausséna qui avait donné l'année dernière tant de preuves de son activité artistique a dressé le programme du Théâtre des Arts pour la saison 1921-1922.

Au répertoire courant : *Aïda*, *Faust*, *Guillaume Tell*, *Hamlet*, *Hérodiade*, *les Huguenots*, *le Barbier de Séville*, *Carmen*, *Lakmé*, *Roméo et Juliette*, *Louise*, *Madame Butterfly*, *Manon*, *Mignon*, *Mireille*, *Si j'étais Roi*, *la Tosca*, *Werther*.

Reprises : *l'Attaque du Moulin*, *Salammbô*, *Monna Vanna*, *Sapho*, *Tannhäuser*.

Créations à Rouen : *Antar*, l'opéra de Gabriel Dupont, *le Roi l'a dit* de Delibes et *Tarass-Boulba* de Samuel Rousseau. M. Joel Fabre est régisseur général, M. François Gaillard premier chef d'orchestre, M. Paul Saigne chef adjoint et M. Batave chef des chœurs.

Parmi les artistes engagés, citons MM. Ovido, Pignal, Garrau, Jullio Gastaud, Dailly, Clazure, Cosson, Carpentier, Geoffray, Seveilhac, de Courcelles, Daulée et Arezzo; M^{mes} Gellaz, Forcade, Loyez, d'Estanges, Notol et Delaras, M^{lles} Merky, de Swetzka

Toulon. — M. Jean Grangeon prépare une saison d'opéra et d'opéra-comique qui promet, si l'on en juge par les œuvres annoncées.

Indépendamment des œuvres du répertoire connues, *Faust*, *Rigoletto*, *Hérodiade*, *Roméo et Juliette*, *Sapho*, *Carmen*, *Lakmé*, *Thaïs*, *Mignon*, *Louise*, *Manon*, *Werther*, *la Tosca*, *Cavalleria rusticana*, *le Barbier de Séville*, M. Grangeon montera des œuvres nouvelles :

Tout d'abord *Antar*, l'opéra de Gabriel Dupont, qui obtint à l'Opéra le beau succès que l'on sait, *Gismonda*, d'Henry Février, puis *la Fille de Figaro*, de Xavier Leroux, et *les Contes de Perrault*, de Louis Fourdrain. La saison s'ouvrira le jeudi 13 octobre.

M. Jean Grangeon, le nouveau directeur, a confié les fonctions d'administrateur général à notre excellent confrère M. François Cabasson, et celles de régisseur général à M. Charles Bardou. C'est M. Léon Finance qui dirigera l'orchestre.

Parmi les artistes de la troupe figurent le ténor Martel, le ténor Palier, de l'Opéra-Comique, et le baryton Cahuzac, que les Toulonnais applaudirent la saison dernière dans *la Favorite* et *Guillaume Tell*. Le ballet comprendra M^{lles} Yvette Ellien, Emma Belloni et M^{me} Timossi. Un orchestre composé d'artistes de premier ordre assurera des exécutions parfaites.

Vichy. — Après avoir représenté luxueusement *les Troyens à Carthage*, le Grand Casino vient de clore la série des nouveautés musicales par deux belles créations : *le Falstaff*, de Verdi, et *Gwendoline*, de Chabrier.

L'œuvre de Verdi, souvent citée, paraît rarement sur les affiches des grandes scènes lyriques. Est-ce à cause du rôle